

Bibliothèque numérique

medic@

**GRASSET, J. - Le centenaire de
Barthez**

*In : Le Montpellier médical,
1904, tome XVIII, n°14, pp.
345-351*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.biium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?110031x1904x01>

MONTPELLIER MÉDICAL

Journal Hebdomadaire paraissant tous les Dimanches



LE CENTENAIRE DE BARTHEZ

Quel temps fut-il aussi fertile en centenaires !

Peut-être même sont-ils trop ! En tous cas, leur nombre prouve combien fécondes et actives ont été la génération qui disparaissait et celle qui apparaissait au commencement du XIX^e siècle. Qui sait si, dans cent ans, on trouvera aussi intense et aussi présente la mémoire de ceux qui meurent et de ceux qui naissent aujourd'hui ?

A l'étranger, après le centenaire de KANT, on prépare celui de la naissance de SKODA, qui, dit BENEDIKT, « était un KANT transporté au lit du malade ou à la table d'autopsie ». Il y a deux ans, Paris célébrait celui de la mort de BICHAT (1771-1802). Pourquoi l'Université de Montpellier ne célébrerait-elle pas le *Centenaire de BARTHEZ*, né à Montpellier le 11 décembre 1734, mort le 15 octobre 1806, professeur et chancelier de notre ancienne Université, membre associé de l'Institut de France ?

Certes, on dira — et j'ai déjà entendu dire par des amis à qui j'ai confié la chose : qu'a donc fait Barthez ?

Il n'a, en effet, attaché son nom ni à un organe, ni à un fait (sauf la « force de situation fixe ») ; mais il a laissé une *idée* : idée assez peu banale, assez originale, à l'époque, pour que, pendant cinquante ans, on l'ait combattue et tournée en dérision ; idée assez importante d'autre part et assez vraie,

pour que, dans la seconde moitié du siècle écoulé, sa valeur ait été de plus en plus reconnue et qu'elle soit aujourd'hui devenue classique.

Ce n'est pas tant par ses observations que par l'*idée de l'anatomie générale* découlant de ses observations que BICHAT restera immortel.

De même, BARTHEZ a déduit de ses observations et légué au XIX^e siècle l'*idée de la Biologie, science exacte et indépendante*, l'idée de la science des êtres vivants distincte à la fois des sciences physicochimiques et de la psychologie métaphysique.

A la fin du XVIII^e siècle, trois hommes symbolisaient les trois Ecoles célèbres, qui régnaienent en médecine : BOER-HAAVE (Ecole de Leyde) professait l'iatromécanisme et rattache l'entièrme médecine aux sciences physicochimiques. STAHL (Ecole de Halle) professe, au contraire, l'animisme, élève, comme dit BAUMES, la théorie de « l'autocratie de l'âme »; avec lui, « la médecine devient métaphysique et transcendante ». Enfin, CULLEN (Ecole d'Edimbourg) est solidiste, développe ce qu'on appellera bientôt, à Paris, la doctrine anatomique, l'organicisme.

BARTHEZ arrive et proclame que la vérité n'est dans aucune de ces trois Ecoles, qui, trop étroites, ne voient, chacune, qu'une part de vérité et ne synthétisent pas l'entièrme « science de l'homme ».

Il a alors introduit, en médecine, la méthode inductive¹,

¹ « Son moyen de réforme fut l'introduction de la philosophie inductive dans la médecine... Cette méthode, rajeunie par BACON, qui en avait fait un nouvel instrument de progrès, un *Novum organum*, comme il s'exprime lui-même, et qui, sous l'impulsion de NEWTON, avait communiqué à la physique et à l'astronomie un essor si nouveau, parut à BARTHEZ le meilleur moyen de tirer la médecine du joug des théories où elle se débattait et de la remettre dans le courant naturel des progrès dont les sciences physiques et naturelles donnaient l'exemple » (BOUSSON. Les bienfaiteurs de l'Ecole de médecine de Montpellier. *Montpellier médical*, 1858, t. I, p. 672).

la méthode de BACON, qui faisait déjà la force d'autres sciences et qui devait rester la méthode scientifique et vraiment féconde de toute la médecine du XIX^e siècle¹.

Puis, il a dégagé les phénomènes vitaux et montré que la vie a son autonomie et ses lois, que l'être vivant réagit par lui-même, à sa manière, dans son unité indépendante, vis-à-vis des éléments étrangers et des causes de maladie. En fondant ce large *vitalisme*, que l'on voit reparaître après des fluctuations à la fin du dernier siècle, il a fondé, à proprement parler, la *Biologie*, qui est la *Science de la vie*.

On voit qu'il ne s'agit là ni de principe substantiel de la vie, ni d'âme de seconde majesté, double dynamisme..., toutes idées secondaires, accessoires, dangereuses et inutiles qu'ont greffées les élèves trop zélés du Maître.

Pour être vitaliste comme BARTHEZ, il n'est pas nécessaire,

¹ « La philosophie naturelle, dit BARTHEZ, a pour objet la recherche des causes et des phénomènes de la nature, mais seulement *en tant qu'elles peuvent être connues par l'expérience*. L'expérience ne peut nous faire connaître en quoi consiste essentiellement l'action d'une de ces causes quelconque (comme par exemple celle du mouvement des corps, qui est produit par l'impulsion) et elle ne peut manifester que l'ordre et la règle que suivent, dans leur succession, les phénomènes qui indiquent cette cause. On entend par *cause* ce qui fait que tel fait vient toujours à la suite de tel autre; ou ce dont l'action rend nécessaire cette succession, qui est d'ailleurs supposée constante... Dans la philosophie naturelle, *on ne peut connaître les causes générales que par les lois que l'expérience réduite en calcul a découvertes dans la succession des phénomènes*. On peut donner à ces causes générales, que j'appelle *expérimentales* et qui *ne sont connues que par leurs lois que donne l'expérience*, les noms synonymes et pareillement indéterminés de *principe*, de *puissance*, de *force*, de *faculté*, etc. Toute explication des phénomènes naturels ne peut en indiquer que la cause expérimentale. Expliquer un phénomène se réduit toujours à faire voir que *les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers* et qui dès lors semblent être plus connus... Dans toute science naturelle, les *hypothèses*, qui ne sont pas déduites des faits propres à cette science et qui ne sont que des *conjectures sur les affections possibles d'une cause occulte, doivent être regardées comme contraires à la bonne méthode de philosopher* » (*Nouveaux Éléments de la science de l'homme. Discours préliminaire, 2^e édit., 1806, p. 5.* Citation du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*).

comme le dit très bien BENEDIKT, d'admettre « l'existence d'un principe légendaire, agissant en dehors des lois de la mécanique ».

Il suffit d'admettre et de prouver que les phénomènes vitaux sont distincts, à la fois, des phénomènes physico-chimiques et des phénomènes métaphysiques, et que par suite ils doivent être l'objet d'une science spéciale, qui étudie tous les êtres vivants et les seuls êtres vivants.

Pourquoi ces idées d'une si haute vérité philosophique ont-elles été tout d'abord si mal accueillies, si ironiquement écartées ?

C'est qu'elles venaient *trop tôt*. Les génies *précurseurs*, comme celui de BARTHEZ, ne sont compris que plus tard.

Tous les grands travaux du commencement du XIX^e siècle ont porté sur l'anatomie (humaine et comparée, normale et pathologique), plus tard sur l'histologie (normale et pathologique). La Physiologie, la science de l'être vivant, à l'état normal et pathologique, n'existeait pour ainsi dire pas. Et *c'est l'organisme vivant, et non le cadavre, qu'il faut étudier et comprendre pour étayer une doctrine vitaliste*. En même temps, les sciences physicochimiques prenaient un essor merveilleux, et alors il sembla qu'il n'y avait de progrès possible pour la Biologie que dans l'Anatomie et dans la Physicochimie. Le Vitalisme apparut comme une tour d'ivoire, avec des fondements d'argile, dans laquelle s'enfermaient ceux qui ne voulaient pas travailler et ne savaient pas trouver par eux-mêmes, qui ne voulaient ni expérimenter dans un laboratoire, ni disséquer dans un amphithéâtre, ni regarder dans un microscope.

Il fallut ainsi plus d'un demi-siècle pour que se tassât l'enthousiasme né des découvertes d'observation, et il fallut ensuite l'apparition et le rayonnement du génie de CLAUDE BERNARD et de PASTEUR pour montrer que, comme l'avait dit BARTHEZ, l'être vivant a ses lois et sa science, et que la

science de l'être vivant peut éclairer d'un jour nouveau un grand nombre de phénomènes, restés obscurs tant qu'on ne les envisage qu'au point de vue physicochimique. L'œuvre entière de PASTEUR ne dérive-t-elle pas de cette substitution du point de vue biologique au point de vue physicochimique dans une foule de questions (fermentations, virus, infections, etc.)?

Cette idée est admirablement exprimée en tête du premier volume du *Traité de Physiologie* de MORAT et DOYON qui vient de paraître¹ : « Le vitalisme, sous toutes ses formes, passe pour une doctrine inféconde, qui marque l'impuissance de notre science à se développer, quand il n'arrête pas de lui-même ce développement. En cela, il y a quelque exagération et quelque oubli des services rendus. Nous n'en voulons pour preuve que les succès les plus récents et les plus retentissants de la biologie dans le domaine même de la vérité pratique ». MORAT montre ensuite comment et avec quel succès PASTEUR a introduit le point de vue biologique dans la physico-chimie, et il ajoute plus loin (p. 3) : « Tel être, qui passait autrefois pour inanimé, est considéré aujourd'hui comme manifestement vivant... *La marche de la science biologique* (c'est un fait à noter) *s'accuse par une extension graduelle du champ de la vie dans l'ensemble des êtres*². »

Voilà ce que pense des doctrines vitalistes un physiologiste comme MORAT, mettant au point l'ensemble de la physiologie humaine³, cent ans après la mort de BARTHEZ.

¹ MORAT ; *Traité de Physiologie de Morat et Doyon*, t. I. 1904.

² Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les larges idées vitalistes développées avec tant de talent par BOUCHARD dans son œuvre entière. Mais on me permettra d'en rapprocher les doctrines de physiopathologie vitaliste tout récemment exposées par R. TRIPIER dans son beau *Traité d'anatomie pathologique générale* (1904), notamment dans le chapitre V de la première partie (p. 53).

³ « Les auteurs du présent traité, dit MORAT (*loco cit.*, p. 13), se sont donné pour objet d'exposer l'ensemble de la physiologie, tel qu'on peut le comprendre à notre époque, en tenant compte des acquisitions importantes qu'elle a faites, dans les vingt ou trente dernières années, en différents points de son domaine. »

Et ce témoignage n'est pas isolé.

Dans un livre, récemment paru aussi, BENEDIKT¹ dit (p. 10) : « Notre époque exige une révision de la théorie de la connaissance générale. Voici pourquoi : une génération de génies... a voulu expliquer les phénomènes vitaux par les lois qui régissent la matière inanimée, et cela à l'exclusion d'autres lois. Cette tentative a échoué... les lois mécaniques, physiques, chimiques, que nous connaissons, régissent de plein droit les processus vitaux, mais elles ne les dominent pas complètement. Ces processus sont régis encore par des lois d'ordre supérieur... Ces faits nous ramènent à l'ancienne théorie de la force vitale²... Les équations biomécaniques sont d'ordre physique, chimique, mécanique ; mais elles sont d'un ordre plus élevé que celles qui ont cours dans le monde inanimé. . C'est pour ces raisons que je n'ai jamais abandonné la doctrine vitaliste, cela malgré l'espèce de fascination qu'ont exercée sur moi les travaux des grands maîtres contemporains et l'enthousiasme que ces travaux ont éveillé. » — Et (p 105) : « *Le vitalisme, je le comprends dans le sens rassis des grands maîtres français du XVIII^e siècle, BORDEU et BARTHEZ* ; ces auteurs se sont efforcés de poursui-

¹ BENEDIKT ; *Biomécanisme ou néovitalisme en médecine et en biologie*, traduction française de ROBERT TISSOT, 1904.

² NEUMEISTER (*Betrachtungen über das Wesen der Lebenserscheinungen. Ein Beitrag zum Begriff des Protoplasma* Iena. 1903) « vient augmenter le nombre des biologistes qui militent en faveur des doctrines vitalistes dans les derniers temps... Il s'efforce tout d'abord de démontrer que la doctrine mécanique, telle qu'elle est formulée depuis quelques dizaines d'années, ne suffit pas pour nous donner une idée exacte des conditions de la vie et de la nature des phénomènes vitaux... Il y a autre chose, une force vitale... » (MENDELSSOHN *Journal de Physiologie et de Pathologie générale* 1904. p. 321. C'est l'idée déjà exprimée par AUGUSTE COMTE quand il conclut « que nous ne saurions jamais rattacher le monde organique au monde inorganique que par les lois fondamentales propres aux phénomènes généraux qui leur sont communs » et quand il déclare « irréductible » le « caractère biologique » des « phénomènes de la vie. (Voir LEVY BRUHL. *La Philosophie d'Auguste Comte* 1900).

vre les lois de la vie au delà des lois mécaniques et chimiques connues alors¹. »

Ces témoignages sont-ils indifférents ?

Pourquoi Montpellier ne saisirait il pas cette occasion de tirer un peu de gloire de ce passé, dont certains amis, maladroits ou malicieux, l'écrasent comme sous un pavé couvert de fleurs ?

Je ne demande pas une fête comme au sixième centenaire de l'Université. Je ne demande pas même un concours d'orphéons et une visite ministérielle.

Je demande uniquement que, dans une de ses prochaines séances de rentrée, l'Université de Montpellier dise tout haut qu'elle ne rougit pas de la mémoire de son ancien chancelier, dont elle a placé la statue à l'entrée de sa Faculté de médecine, qu'elle est fière de lui et de l'influence créatrice qu'ont eue son œuvre et ses idées sur la science de la vie et les doctrines vitalistes contemporaines.

Dr J. GRASSET,

Professeur de Clinique médicale à l'Université
de Montpellier.

Montpellier, 25 mars 1904.

¹ Le 4 septembre prochain doit avoir lieu, à Genève, le deuxième Congrès international de Philosophie. Une des questions proposées pour une séance générale est : « la finalité en biologie et le néovitalisme. » Rapporteurs : REINKE, professeur à l'Université de Kiel, et TSVET, privatdocent à l'Université de Varsovie.